

PRÉFACE

Sébastien Podevyn-Menant

Codirecteur de l'Observatoire de l'économie

Fondation Jean-Jaurès

Notre époque manque d'imaginaires. L'hypermodernité semble avoir sonné le glas de toute projection intellectuelle vers une société pensée, rêvée. Oui rêvée. Comme si le XX^e siècle avait définitivement refermé le couvercle des récits, des valeurs, par crainte de générer de nouvelles idéologies mortifères, de nouveaux outils de destruction massive de toute civilisation. Nous errons, depuis des décennies, dans un environnement où seules les crises viennent scandées l'Histoire, où le « pragmatisme » est devenu l'unique boussole nous permettant de comprendre l'époque dans laquelle nous évoluons. Tout cela est fort triste, si désincarné. Parce que les crises n'expliquent pas l'évolution du monde, elles ne sont que les thermomètres de ce qui dysfonctionne. Parce que les imaginaires à notre disposition sont datés, comme la rationalisation à l'excès, ou d'un systémisme obsessionnel comme la conflictualité totale, le transhumanisme ou le localisme, pour ne citer que quelques exemples. Nous pensions avoir débarrassé l'Humanité d'une forme de perversion de sa pensée, pour atteindre le degré ultime de liberté, nous nous retrouvons de plus en plus perdus ou poussés vers des propositions qui ne font rêver que quelques-uns ou qui jouent sur les oppositions. Et pourtant, tout n'est pas perdu. Tout n'est pas perdu car nous évoluons dans l'un de ces moments charnières qui nous amènent à repenser les piliers de ce qui nous définit et nous fait avancer. Face à nous, une mutation. Comme toute

mutation, elle est en passe de transformer profondément notre société comme notre existence. Comme toute mutation, elle est composée de plusieurs dimensions qui agissent à la fois seules et de manière combinée. Chacune est génératrice d'impacts globaux et transversaux ; ensemble, elles remodelent notre environnement.

Ces dimensions, à savoir une évolution, deux transitions et une nouvelle donne nous obligent tout d'abord à définir une grille de lecture de notre époque afin de comprendre leur source. Et, de ce point de vue, les choses sont assez connues. L'articulation entre l'augmentation de la puissance de calcul des ordinateurs, la capacité d'un travail informatique en réseau, des capacités de stockage exponentielles et une circulation de l'information quasi instantanée modèlent l'évolution technoscientifique. L'activité humaine, quant à elle, impacte notre planète au point d'en modifier les équilibres et d'imposer une transition écologique. Les progrès en matière de santé, l'amélioration des conditions de vie et de travail, tout comme l'évolution des mœurs refondent la pyramide des âges mondiale, accessoirement bien plus vite que ce que les démographes avaient prédit, opérant ainsi une transition démographique globale. Enfin, la fatigue des institutions de régulation internationale, et l'émergence de nouveaux acteurs assumant la prédation comme ligne de conduite, une faiblesse de l'Occident (si tant est que l'Occident puisse être un tout cohérent) sont en passe de redéfinir l'ordre mondial. Elles nous obligent ensuite à mesurer leurs effets à court, moyen et long terme. Là encore, il est heureux de pouvoir s'appuyer sur le consensus des chercheurs pour comprendre l'impact de l'évolution technoscientifique, notamment sur les NBIC (Nanotechnologie, Biotechnologie, technologies de l'Information, sciences Cognitives), de mesurer les effets d'un dépassement de sept limites planétaires sur les neuf définies, de se projeter dans une société où un habitant sur trois aura plus de 60 ans ou encore de se positionner dans un monde où nos repères, nos partenariats, notre statut et nos risques ont changé. Mais cette mutation nécessite bien plus que la rationalité. Elle convoque également les imaginaires.

Pourquoi ? Parce qu'il faut intégrer les paradigmes qu'elles portent pour avancer des solutions capables d'emporter l'adhésion du plus grand nombre, ce qui nécessite de proposer des récits, des projections pour passer de la compréhension d'un sujet à l'adhésion à ce qu'il est nécessaire de mettre en œuvre pour en mesurer les valeurs intrinsèques et les réponses à y apporter. Quelques mots sur les paradigmes, en commençant par l'incertitude. La mutation est mère d'incertitude car il est particulièrement difficile de relier les effets conjoints de ses

dimensions sur l'existant, d'anticiper avec assurance ce qui va advenir. L'incertitude amène certains à se réfugier dans une sur-rationalité ou dans une tout-conflictualité, accélérant un cercle forcément vicieux. Penser la manière dont il faut intégrer l'incertitude est un objet central pour comprendre notre temps et proposer une échappatoire mobilisatrice. Le deuxième paradigme est l'ambivalence qui caractérise la mutation, capable du meilleur comme du pire, d'amplifier les difficultés ou de constituer un levier d'action pour les dépasser. Cette ambivalence oblige également de recourir à des imaginaires afin de proposer des lectures positives, évitant les facilités et proposant un chemin. *Last but not least*, le dernier paradigme est celui de l'adaptation. Car il faut mettre en œuvre des mesures correctives pour que l'ambivalence s'oriente vers les leviers et non l'amplification des problèmes. Et que ces mesures passent une nouvelle fois par la convocation d'imaginaires qui sortent de ceux déjà usités depuis si longtemps.

Notre époque manque d'imaginaires mais les choses bougent. Et cet ouvrage le démontre. Parce qu'il concerne les sciences de gestion, qui constituent le langage opératoire du collectif des organisations, l'outil de transformation de valeurs en principes concrets, et que celles-ci ont un rôle important à jouer pour rationaliser la mutation que nous vivons, sans déshumaniser les réponses qu'il faut y apporter. Il le démontre également parce qu'il pose parfaitement le sujet, celui de la tension entre imaginaires. Ceux du passé qui sont encore très – trop ? – présents et ceux d'aujourd'hui qu'il faut mobiliser, construire, tester, partager. *L'imaginaire dans les sciences de gestion*, dirigé par Elizabeth Couzineau-Zegwaard, Olivier Meier et Laurent Tarnaud, rassemble ainsi des contributions pluridisciplinaires qui explorent le rôle central de l'imaginaire et des métaphores dans la transformation des organisations et des pratiques managériales. Il interroge comment les récits, symboles et représentations façonnent les dynamiques de résilience, d'innovation et de durabilité, en s'appuyant sur des auteurs majeurs ayant pensé l'imaginaire et la métaphore comme Nietzsche, Bachelard ou Durand. L'ouvrage mobilise des concepts originaux : la métaphore du jardin pour repenser les chaînes d'approvisionnement durables, l'ontogenèse comme grille de lecture de l'innovation, ou encore les tensions entre imaginaires médiatiques et individuels dans un monde marqué par la « permacrise ». Il analyse aussi les défis posés par les véhicules autonomes, l'intelligence artificielle ou les réseaux sociaux, où les imaginaires collectifs s'entrechoquent et se heurtent aux contraintes du réel. En croisant théories et pratiques, cet ouvrage offre aux étudiants et chercheurs en sciences de gestion des clés pour comprendre comment les imaginaires, loin d'être de

simples constructions abstraites, deviennent des leviers concrets de changement. Il plaide pour une approche rigoureuse et créative, capable de concilier rationalité et imagination, afin de répondre aux enjeux contemporains des organisations et de la société. Cette tension entre les imaginaires, du passé, du présent, est le meilleur chemin à emprunter pour que l'individu, le citoyen, le consommateur, l'acteur de la société puisse s'orienter dans ce monde incertain, ambivalent et s'outiller pour s'adapter selon ses valeurs. Comptabilité, contrôle de gestion, finance, marketing, ressources humaines, management stratégique, toutes les sous-disciplines des sciences de gestion vont être impactées par la mutation tout en incarnant une partie de ce qui permettra de la dépasser. Elles se doivent donc d'explorer de multiples imaginaires pour anticiper et accompagner le changement.

INTRODUCTION FRIEDRICH, GASTON, GILBERT... ET LES AUTRES : L'IMAGINAIRE RENOUVELÉ

Elizabeth Couzineau-Zegwaard et Olivier Meier

Les plus anciens des lecteurs ou les cinéphiles auront repéré l'allusion au film de Claude Sautet sorti en 1974 : *Vincent, François, Paul... et les autres*. Pourquoi ce titre pour une introduction ? Parce que, à l'instar de ce groupe d'amis, trois figures intellectuelles majeures – Friedrich Nietzsche, Gaston Bachelard et Gilbert Durand – ont chacun à leur manière questionné les certitudes établies de leur époque. Les « ... » prennent donc toute leur importance. Effectivement, il y a Nietzsche, Bachelard et Durand... et les autres, ceux pour qui l'imagination est la « folle du logis » ou « maîtresse d'erreur et de fausseté », les tenants d'une objectivité pure – Descartes, Pascal, les positivistes – qui, comme les figures du passé dans le film de Sautet, représentent un monde dépassé, voire révolu, mais dont l'influence continue de structurer les représentations managériales.

À l'image des personnages de Sautet confrontés à leurs crises existentielles respectives, ces trois penseurs ont remis en cause les fondements épistémologiques dominants, ouvrant la voie à une reconnaissance progressive de l'imaginaire comme dimension constitutive de la connaissance et de l'action organisationnelle.

Leur parcours intellectuel, marqué par une commune critique du rationalisme classique, résonne avec les transformations profondes que traversent aujourd'hui les sciences de gestion, invitées à repenser leurs paradigmes face aux défis contemporains de la créativité, de l'innovation et du sens au travail.

1. LES PROTAGONISTES D'UNE RÉVOLUTION ÉPISTÉMOLOGIQUE

1.1. Friedrich Nietzsche : la critique des fondements métaphysiques de la gestion

Friedrich Nietzsche occupe dans notre triptyque intellectuel une position analogue à celle de Vincent¹ dans le film de Sautet – celle du personnage central dont la crise révèle les failles d'un système entier. La critique nietzschéenne des fondements métaphysiques de la science trouve aujourd'hui une résonance particulière dans le champ des sciences de gestion, où la quête d'objectivité et de vérité universelle se heurte à la complexité croissante des organisations contemporaines. Nietzsche, en remettant en cause les prétentions d'objectivité que la science érige en valeur et en principe de vérité, ouvre une brèche dans laquelle s'engouffrera plus tard la réflexion sur l'imaginaire organisationnel.

Le philosophe allemand développe une critique radicale de l'épistémologie traditionnelle en montrant que la connaissance absolue, telle que supposée par la science, est impossible. Tout est en devenir permanent, rendant illusoire toute prétention à saisir une vérité définitive et stable. Pour Nietzsche, l'objectivité que recherche la science n'est rien d'autre que la recherche de l'être « en soi », une quête métaphysique. Cette critique trouve un écho particulièrement fort dans les sciences de gestion contemporaines, où les modèles théoriques traditionnels peinent à rendre compte de la complexité organisationnelle et des phénomènes émergents qui caractérisent les entreprises d'aujourd'hui.

La conception nietzschéenne de la science comme nouvelle idole de la recherche de la vérité éclaire d'un jour nouveau les pratiques managériales contemporaines. Le savant, devenu « nouveau Dieu » d'une science érigée en religion, rappelle étrangement certaines figures du management moderne qui prétendent à une maîtrise totale des processus organisationnels. Cette critique résonne avec les

1. Vincent, interprété par Yves Montand est propriétaire d'une petite entreprise en faillite, séparé de sa femme et a une relation avec une femme plus jeune que lui.

questionnements actuels sur les limites du scientisme managérial et l'émergence de nouvelles approches intégrant l'incertitude, la subjectivité et l'imaginaire comme dimensions constitutives de l'action organisationnelle.

Nietzsche invite ainsi à concevoir la gestion comme un champ de pratiques et de savoirs, nécessairement situés, contextualisés et ouverts à la pluralité des interprétations.

1.2. Gaston Bachelard : la dialectique du jour et de la nuit organisationnelle

Gaston Bachelard, dans notre constellation intellectuelle, endosse le rôle du conciliateur, celui qui, comme Paul² dans le film de Sautet, cherche à créer des ponts entre des univers apparemment antagonistes. Sa double nature de « philosophe du jour » et de « philosophe de la nuit », de philosophe et de poète, propose une approche symbiotique entre raison et imagination, mais les concevant comme deux modalités complémentaires de la connaissance, chacune ayant sa légitimité et sa nécessité (Le Ru, 2019).

L'apport révolutionnaire de Bachelard en philosophie des sciences consiste à ne plus distinguer la raison comme un ensemble de facultés fixes, mais à la concevoir comme une activité dynamique en perpétuelle construction. Cette vision processuelle de la rationalité trouve une application directe dans l'analyse des organisations, où les processus de connaissance et de décision ne peuvent être réduits à l'application mécanique de règles prédéfinies. La notion d'obstacle épistémologique, centrale dans la pensée bachelardienne, éclaire d'un jour nouveau les résistances au changement organisationnel et les difficultés d'innovation dans les entreprises.

La dialectique bachelardienne entre rationalité scientifique et imagination poétique résonne particulièrement avec les défis contemporains des sciences de gestion. Bachelard montre que « on ne peut étudier que ce qu'on a d'abord rêvé » et que « la science se forme plutôt sur une rêverie que sur une expérience ». Cette intuition fondamentale trouve aujourd'hui une confirmation dans les recherches sur l'innovation organisationnelle et la créativité managériale, où l'imagination apparaît comme une dimension constitutive des processus de découverte et d'invention.

2. Paul (Serge Reggiani) : écrivain en panne d'inspiration, ne peut plus écrire son roman.

1.3. Gilbert Durand et le Centre de Recherches sur l'Imaginaire : l'institutionnalisation d'une révolution

Gilbert Durand occupe dans notre trilogie la position du théoricien systématique, celui qui, comme François³ dans le film de Sautet, a institutionnalisé et formalisé une révolution intellectuelle. Fondateur du Centre de Recherches sur l'Imaginaire (CRI) des universités de Chambéry et Grenoble en 1966, Durand a donné à l'étude de l'imaginaire ses lettres de noblesse académique, créant un champ de recherche interdisciplinaire qui irrigue aujourd'hui de nombreuses disciplines, y compris les sciences de gestion.

« La révolution anthropologique réalisée par Gilbert Durand consiste à affirmer que l'imaginaire est l'ensemble des images et relations d'images constituant le capital pensé de l'*Homo sapiens* et qu'il est le dénominateur fondamental où viennent se ranger toutes les procédures de la pensée humaine. L'*Homo sapiens* se définit comme *Homo symbolicus*... La "Raison autre" de Gilbert Durand ramène ainsi la conscience de l'homme, déchirée par la logique, vers une voie de concorde et de synthèse. » (Schwarz, 1985) Durand montre que l'imaginaire n'est pas une dimension marginale ou pathologique de la pensée, mais bien sa structure fondamentale.

Les structures anthropologiques de l'imaginaire développées par Durand offrent une grille d'analyse particulièrement riche pour comprendre les dynamiques organisationnelles. La distinction entre régime diurne et régime nocturne de l'image permet de saisir les tensions qui traversent les organisations contemporaines. Le régime diurne, caractérisé par la séparation, la distinction, l'élévation, correspond aux logiques managériales traditionnelles fondées sur la hiérarchie, le contrôle et l'optimisation. Le régime nocturne, organisé autour de l'union, de la fusion, de l'intimité, révèle des dimensions souvent occultées de la vie organisationnelle : la convivialité, la solidarité, les processus d'identification collective.

L'approche durandienne permet également de dépasser l'opposition stérile entre rationalité et irrationalité qui caractérise souvent les débats en sciences de gestion. Durand renforce le soupçon nietzschéen sur l'autonomie de la rationalité tout en confortant l'intuition kantienne selon laquelle la racine des activités cognitives peut être nommée imagination créatrice.

3. François (Michel Piccoli) : médecin qui a perdu ses idéaux de jeunesse et qui souffre de problèmes conjugaux.

2. LA CRISE DES PARADIGMES TRADITIONNELS EN SCIENCES DE GESTION

À l'image des personnages du film de Sautet confrontés à l'épuisement de leurs modèles existentiels, les sciences de gestion traversent aujourd'hui une crise profonde de leurs paradigmes fondateurs. Cette crise se manifeste par l'inadéquation croissante entre les outils conceptuels traditionnels et la complexité des défis organisationnels contemporains. Les approches rationalistes classiques peinent à rendre compte des nouvelles formes d'organisation du travail, des processus d'innovation distribués et des dynamiques créatives qui caractérisent l'économie de la connaissance.

L'hypothèse selon laquelle les sciences de gestion reposent aujourd'hui sur un paradigme dépassé se trouve confirmée par l'observation des transformations que traversent les entreprises contemporaines. Les nouveaux défis – créativité, innovation, sens au travail, développement durable, IA – nécessitent de mobiliser des principes, méthodes et ressources cognitives qui s'éloignent significativement du référentiel de compétences traditionnellement privilégié. Si les sciences de gestion devaient essentiellement former les futurs managers à concevoir des stratégies de volume, maîtriser les coûts et exercer une autorité disciplinaire, elles doivent désormais les encourager à mobiliser leur créativité, leur capacité à collaborer et à développer l'autonomie de leurs collaborateurs.

Cette mutation paradigmatique s'accompagne d'une prise de conscience progressive des limites de l'objectivité en sciences de gestion. Les recherches contemporaines montrent que l'imaginaire joue un rôle constitutif dans les processus managériaux, non pas comme dimension pathologique à éliminer, mais comme ressource créative à cultiver. L'imaginaire se présente comme un moyen de produire du sens dans le réel et de créer des liens entre les acteurs organisationnels. Cette reconnaissance de la dimension imaginaire de la gestion remet en cause les fondements positivistes de la discipline et invite à explorer de nouvelles épistémologies plus ouvertes à la subjectivité et à la créativité.

3. DÉFIS ÉPISTÉMOLOGIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES

3.1. La question de la scientificité

L'intégration de l'imaginaire en sciences de gestion soulève des questions fondamentales sur la scientificité de la discipline et les critères de validation des connaissances produites. Cette interrogation fait écho aux débats épistémologiques qui ont traversé les sciences sociales depuis leur constitution comme disciplines académiques. Comment concilier la rigueur scientifique avec la prise en compte de dimensions subjectives et imaginaires ? Comment valider des connaissances qui portent sur des phénomènes par nature qualitatifs et interprétatifs ? Ces questions, déjà présentes dans l'œuvre de Bachelard, trouvent une actualité particulière dans le contexte contemporain des sciences de gestion.

La réponse à ces interrogations ne peut consister en un simple rejet de l'exigence de scientificité au profit d'un relativisme qui viderait la recherche de sa substance. Il s'agit plutôt de repenser les critères de scientificité pour les adapter aux spécificités des objets étudiés. Bachelard a montré que la science ne progresse pas par accumulation linéaire de connaissances, mais par ruptures épistémologiques qui transforment les cadres de pensée. L'intégration de l'imaginaire en sciences de gestion peut être conçue comme l'une de ces ruptures qui enrichissent la discipline sans l'appauvrir.

Cette nouvelle scientificité suppose le développement de critères de validation adaptés aux recherches sur l'imaginaire. Ces critères incluent la cohérence théorique, la richesse interprétative, la pertinence pratique et la capacité à révéler des dimensions occultées de la réalité organisationnelle. La validation ne repose plus sur la réplication expérimentale, mais sur la convergence des analyses, la triangulation méthodologique et la reconnaissance par la communauté scientifique. Cette évolution s'inscrit dans le mouvement plus large de reconnaissance de la pluralité des modes de connaissance et de la légitimité des approches qualitatives en sciences sociales.

3.2. Focus méthodologique : l'imaginaire et la *grounded theory* de Glaser – convergences épistémologiques et méthodologiques

La *grounded theory*, développée par Glaser et Strauss en 1967, se présente fondamentalement comme une méthode de génération abductive de théorie à partir de données empiriques, mais à cette

description technique masque une dimension imaginaire profonde qui traverse l'ensemble du processus méthodologique. L'analyse de ces connexions permet d'éclairer comment l'imagination constitue non seulement un outil heuristique dans la recherche qualitative, mais aussi une dimension ontologique de la découverte scientifique elle-même.

3.2.1. La sensibilité théorique comme imaginaire méthodologique

La notion de « *theoretical sensitivity* » développée par Glaser constitue l'un des liens les plus évidents avec l'imaginaire. Cette sensibilité théorique se définit comme la capacité du chercheur à reconnaître et extraire des éléments significatifs des données qui sont pertinents pour le développement d'une théorie émergente. Cette capacité ne relève pas uniquement de compétences techniques ou analytiques, mais implique une forme d'imagination méthodologique qui permet au chercheur de percevoir des modèles récurrents, des connexions et des significations qui ne sont pas immédiatement apparents dans les données brutes.

La sensibilité théorique exige du chercheur qu'il développe une conscience de ses propres certitudes, connaissances et expériences, tout en restant ouvert et sensible à ce que révèlent les données sans être indûment influencé par des hypothèses préconçues. Cette posture épistémologique résonne profondément avec les analyses bachelardiennes de l'imagination scientifique, qui montrent comment la découverte nécessite une dialectique constante entre les structures conceptuelles existantes et l'ouverture créative à l'émergence de nouveaux possibles. La sensibilité théorique peut ainsi être comprise comme une forme d'imaginaire discipliné qui permet au chercheur de naviguer entre familiarité et nouveauté, entre connu et inconnu.

L'usage sélectif de la théorie existante comme « *scaffolding* » conceptuel illustre parfaitement cette dimension imaginaire de la sensibilité théorique. Le chercheur doit être capable d'utiliser les théories existantes pour élaborer et étendre les concepts émergents sans pour autant les imposer aux données. Cette capacité requiert une imagination créative qui permet de voir dans les concepts existants non pas des contraintes rigides, mais des ressources flexibles pour la construction théorique. Cette approche évoque l'imagination créatrice kantienne, qui selon Bachelard constitue la racine commune des activités cognitives, permettant la synthèse créative entre le donné empirique et les structures conceptuelles.

3.2.2. L'émergence théorique et la créativité inductive

Le processus d'émergence théorique au cœur de la *grounded theory* constitue un autre point de convergence majeur avec l'imaginaire. Glaser insiste sur le fait que la théorie doit émerger des données plutôt que d'être imposée par des cadres théoriques préexistants. Cette émergence ne relève pas d'un processus mécanique d'extraction d'information, mais implique une créativité inductive⁴ qui permet de générer de nouvelles conceptualisations à partir de l'analyse des données. La *grounded theory* implique ainsi créativité et imagination disciplinées, selon une formulation qui rappelle la dialectique bachelardienne entre rigueur scientifique et créativité poétique.

Cette dimension créative se manifeste particulièrement dans la capacité du chercheur à identifier des patterns significatifs et à construire des relations théoriques qui transcendent la simple description empirique. Le processus de « *constant comparative analysis* » exige une imagination analogique qui permet de percevoir des similitudes et des différences à travers différents cas et contextes. Cette capacité comparative ne se limite pas à l'application de critères prédéfinis, mais suppose une créativité conceptuelle qui permet d'inventer de nouveaux modes de comparaison et de catégorisation.

L'exemple de la théorie de « l'émergence de l'émerveillement » développée dans une étude sur les processus créatifs des artistes illustre parfaitement cette convergence entre *grounded theory* et imaginaire créateur (Medlock, 2015). Cette recherche montre comment les processus de découverte en *grounded theory* partagent des similitudes profondes avec les processus créatifs artistiques, suggérant que « ces deux méthodologies de recherche sont plus similaires et ont plus en commun avec le processus créatif artistique qu'on ne le reconnaît communément » (Medlock, 2015). Cette convergence révèle la dimension esthétique et créative qui traverse les processus de découverte scientifique.

3.2.3. Le *memoing* comme processus d'imagination réflexive

La pratique du *memoing*, centrale dans la *grounded theory* de Glaser, constitue un extraordinaire laboratoire d'imagination réflexive. Le *memoing* consiste à enregistrer pensées, sentiments, décisions, idées, processus et *insights* analytiques pendant les processus de collecte de données, de codage et d'analyse. Cette pratique ne relève pas de la

4. La méthodologie de la *grounded theory* est abductive. Mais le processus d'émergence, au sein de la méthodologie est inductif.

simple documentation, mais constitue un espace d'exploration imaginative où le chercheur peut expérimenter différentes interprétations, développer des analogies créatives et construire progressivement sa compréhension théorique.

Le *memoing* permet au chercheur d'améliorer ses « compétences analytiques et [sa] créativité en stimulant la pensée critique et l'imagination ». Cette pratique encourage l'exploration de différents angles, perspectives et explications pour les données et les découvertes, créant un espace de liberté cognitive où peuvent émerger des *insights* inattendus. Le *memoing* fonctionne ainsi comme un processus d'imagination disciplinée qui permet de transformer l'expérience empirique en compréhension théorique à travers l'écriture réflexive.

La dimension temporelle du *memoing* révèle également ses connexions avec l'imaginaire. Les mémos constituent une trace des transformations de la pensée du chercheur, documentant l'évolution de sa compréhension et l'émergence progressive de nouvelles conceptualisations. Cette temporalité créative évoque les analyses bachelardiennes du temps de la découverte scientifique, où l'imagination permet de dépasser la linéarité chronologique pour créer de nouvelles synthèses temporelles. Le *memoing* devient ainsi un processus de création narrative qui permet au chercheur de construire l'histoire de sa découverte tout en la vivant.

3.2.4. Résonances avec l'épistémologie bachelardienne

Les connexions entre *grounded theory* et imaginaire trouvent un éclairage particulièrement riche dans l'épistémologie bachelardienne, qui reconnaît le rôle constitutif de l'imagination dans la formation des concepts scientifiques. Comme cité précédemment, Bachelard a montré le lien entre étude, science et rêverie. Cette intuition fondamentale trouve une confirmation dans l'approche glaserienne, qui reconnaît que la découverte théorique nécessite une capacité imaginative qui transcende la simple analyse logique des données.

L'analyse bachelardienne des obstacles épistémologiques résonne également avec les préoccupations de la *grounded theory* concernant les biais théoriques préexistants. Pour Bachelard, les obstacles épistémologiques constituent « un ensemble d'habitudes irréflechies, un ensemble de routines qui portent notre esprit à se satisfaire de ses premières connaissances ». La *grounded theory* développe des stratégies méthodologiques spécifiques pour contourner ces obstacles, notamment à travers la suspension temporaire de la littérature existante et

l'accent mis sur l'émergence inductive. Cette approche peut être comprise comme une application pratique de l'impératif bachelardien de « questionnement » et de « rupture » avec les habitudes conceptuelles établies.

La dialectique bachelardienne entre « philosophe du jour » et « philosophe de la nuit » trouve également un écho dans la *grounded theory*, qui oscille constamment entre analyse rigoureuse et ouverture créative. Le chercheur en *grounded theory* doit être capable d'alterner entre moments d'analyse systématique (codage, comparaison) et moments d'ouverture imaginative (*memoing*, conceptualisation émergente). Cette alternance ne relève pas de l'incohérence méthodologique mais constitue une nécessité épistémologique qui permet l'émergence de nouvelles compréhensions théoriques.

4. L'HÉRITAGE DES PRÉCURSEURS ET LES PERSPECTIVES D'AVENIR

4.1. La postérité intellectuelle de Friedrich, Gaston et Gilbert...

L'influence de Nietzsche, Bachelard et Durand dépasse le cadre strict de leurs œuvres respectives pour irriguer en profondeur les sciences sociales et, de manière croissante, les sciences de gestion. Leur postérité intellectuelle ne repose pas sur la simple transmission d'idées, mais sur une dynamique créative qui nourrit des pistes de recherche inédites et inspire de nouveaux modes de compréhension de l'organisation et du management. Ces héritages offrent aux chercheurs et praticiens un outillage conceptuel riche permettant de déjouer les dogmes technicistes souvent dominants dans le champ de la gestion.

Ainsi, l'apport nietzschéen se retrouve aujourd'hui dans les approches critiques du management qui révèlent l'ancrage idéologique des pratiques organisationnelles. Loin de n'être qu'un exercice de déconstruction, cette influence incite à penser les dimensions esthétiques, symboliques et imaginaires de l'action managériale. Les analyses inspirées par Nietzsche permettent de mettre en évidence comment la logique de la volonté de puissance innerve les dynamiques organisationnelles. Cette perspective éclaire, par exemple, les luttes de pouvoir entre acteurs, les processus de légitimation du leadership, mais aussi les stratégies discursives par lesquelles les organisations

cherchent à imposer leur vision du monde économique et social. Elle offre ainsi un cadre critique pour comprendre que le management ne se réduit jamais à une rationalité instrumentale : il est également traversé par des rapports de force symboliques et des jeux de domination implicites. De plus, cette approche permet de montrer que la gestion ne se contente pas d'administrer des ressources : elle fabrique des mythologies – celles de la performance, de l'efficacité, de l'innovation ou encore du mérite – qui structurent les imaginaires managériaux et façonnent les identités organisationnelles. Ces mythes, souvent dissimulés derrière un langage techniciste et rationnel, jouent un rôle central dans l'adhésion des individus aux projets collectifs et dans la légitimation des décisions stratégiques.

L'héritage bachelardien, quant à lui, alimente le développement d'épistémologies constructivistes et critiques qui réhabilitent l'imagination comme moteur essentiel de la connaissance. En sciences de gestion, cet héritage se traduit dans les recherches sur l'innovation, la créativité ou l'apprentissage organisationnel. Bachelard nous enseigne que la pensée scientifique progresse non pas par accumulation, mais par ruptures, grâce à la capacité d'imaginer autrement. Transposé au champ organisationnel, ce paradigme éclaire la manière dont les entreprises peuvent concilier rigueur méthodologique et ouverture à l'imprévisible, stratégie rationnelle et exploration créative. Il montre que la performance organisationnelle ne dépend pas uniquement de la maîtrise procédurale, mais aussi de la capacité collective à transformer l'incertitude en ressource créative et en levier de renouvellement stratégique.

Enfin, l'œuvre de Gilbert Durand ouvre la voie à une véritable anthropologie de l'imaginaire organisationnel. Les analyses qui s'inscrivent dans sa filiation mettent au jour les mythes, les rites et les symboles qui structurent la vie des organisations. Loin d'être anecdotiques, ces dimensions symboliques constituent des ressorts déterminants de l'identité collective, de la cohésion interne et des processus de changement. En ce sens, l'approche durandienne enrichit considérablement la compréhension des dynamiques organisationnelles en révélant que la gestion n'est jamais réductible à une rationalité instrumentale, mais qu'elle est traversée de représentations imagées qui orientent l'action et l'orientation stratégique. Elle invite à considérer les organisations comme des univers de sens, dans lesquels la mobilisation des imaginaires partagés peut devenir un facteur clé de transformation managériale et de légitimation des pratiques de gouvernance.

4.2. Les nouveaux chantiers de recherche

L'intégration de l'imaginaire en sciences de gestion ne constitue pas une simple curiosité théorique : elle ouvre de véritables perspectives pour comprendre et accompagner les transformations organisationnelles contemporaines. Ces perspectives supposent d'élaborer des méthodologies adaptées, de construire de nouvelles bases empiriques et de développer des cadres conceptuels capables de saisir la complexité des représentations collectives.

Un premier chantier particulièrement fécond est celui de l'imaginaire numérique. La digitalisation bouleverse non seulement les pratiques, mais également les représentations à travers lesquelles les organisations se pensent et se racontent. Quels nouveaux mythes émergent dans l'économie numérique ? Quelles figures symboliques – du leader digital au collectif en réseau – façonnent les identités organisationnelles dans les environnements digitaux ? Et comment les réseaux sociaux transforment-ils les processus de légitimation et de reconnaissance interne ? Ces interrogations ne sont pas secondaires : elles permettent de comprendre les dynamiques profondes de l'économie digitale et fournissent aux sciences de gestion un cadre pour appréhender l'articulation entre technologie, symbolique et gouvernance.

Un second chantier s'ouvre autour de l'imaginaire écologique, dans le contexte de la transition vers le développement durable. Les transformations écologiques en cours ne se limitent pas à des ajustements techniques ou réglementaires : elles supposent de repenser en profondeur les représentations au fondement de l'action collective. L'analyse des imaginaires liés à la nature, aux équilibres planétaires ou aux responsabilités intergénérationnelles éclaire la manière dont les organisations redéfinissent leurs finalités, leurs modes de management et leurs critères de performance. Étudier cet imaginaire écologique, c'est ainsi identifier les leviers symboliques et culturels qui rendent possible une transition organisationnelle réelle et durable.

L'héritage de Nietzsche, Bachelard et Durand nous rappelle que la connaissance ne progresse pas seulement par accumulation rationnelle, mais aussi par rupture et invention imaginative. Introduire l'imaginaire en sciences de gestion revient ainsi à inscrire cette discipline dans une tradition de créativité scientifique, où la recherche se conçoit comme une aventure intellectuelle à la fois rigoureuse et ouverte à la création de possibles.

Cette perspective invite chercheurs, enseignants et praticiens du management à s'affranchir des frontières établies pour penser autrement l'organisation. Il ne s'agit plus uniquement d'optimiser les dispositifs existants, mais de mobiliser l'imaginaire afin de concevoir des formes d'organisation capables de répondre à la complexité et aux incertitudes du monde contemporain. Dans ce cadre, les « autres » – Descartes, Pascal, les positivistes – ne doivent pas être compris comme des adversaires, mais comme des interlocuteurs hérités de l'histoire intellectuelle, dont les apports constituent autant de repères à revisiter et à dépasser créativement. Ce dialogue fertile entre rationalité et imaginaire ouvre la voie à une science du management qui conjugue analyse critique et exploration symbolique.

Références bibliographiques

- Le Ru, V. (2017). Bachelard, philosophe du jour, philosophe de la nuit. *Diogène*, 257(1), 41-52. <https://doi.org/10.3917/dio.257.0041>
- Medlock, G. (2015). The San Miguel Artist Project: A Grounded Theory of "The Emergence of Wonder". *Forum Qualitative Sozialforschung*, 16(2).
- Schwarz, F. (1985). Rencontre avec Gilbert Durand. *Revue Acropolis*.